

## Il était une fois les révolutions de Julie Gommès – lecture par Gof.

---

Commentaires à chaud –ou presque- du récit de [Julie Gommès](#) titré « [Il était une fois les révolutions](#) ». Pour commencer, et introduire l'ouvrage, l'exercice est curieux mais intéressant, et devient de plus en plus accessible à mesure de l'expansion des réseaux sociaux « ouverts ». J'entends par le terme d' « ouvert » les réseaux qui permettent une interaction entre les membres, de façon non exclusive ; c'est le cas par exemple de Twitter, en opposition à Facebook (exceptions faites des pages de marques, ouvertement publiques). Ainsi, ma rencontre numérique avec Julie ([@Jujusete](#)) est relativement récente. Je la découvre dans l'environnement public et numérique des [Telecomix](#) et leurs sympathisants, et de la communauté [Reflets](#) et leur IRC où la porosité entre les deux entités est visible par quelques membres affichés et sans doute également d'autres de façon plus discrète. Une proximité numérique se crée, les uns suivants (« *follow* ») les autres, où le quotidien et les réflexions d'un instant se partagent et se commentent en fonction des actualités. A la différence de mes lectures antérieures où l'interaction avec les auteurs était inexistante, à la façon d'un échange « vertical », j'achète, je reçois, je lis, je garde ; à présent les interactions sont « horizontales », l'ouvrage se dessinant en amont de sa publication dans les pensées partagées, les expériences personnelles et professionnelles et la réalisation de celui-ci. L'expérience est saisissante et intéressante.

J'eus ainsi l'occasion de voir se dessiner puis de lire des ouvrages hétéroclites après avoir –en amont- déjà commencé à partager la « *timeline* » (vie numérique publique Twitter) publique de leurs auteurs : ainsi de Jean-Marc Manach ([@manhack](#)), journaliste, et de l'ouvrage numérique « [Au pays de Candy](#) » qui est une genèse journalistique de la vente et de l'exploitation des outils de surveillance numérique, sujet qu'il couvre depuis longtemps pour diverses rédactions jusqu'en [débat](#) à l'assemblée nationale ; ainsi de l'ouvrage d'Eric Freyssinet ([@ericfreyss](#)), officier de gendarmerie, sur la [cybercriminalité](#) ; ainsi de la nouvelle de Gordon ([@gordontesos](#)) - [La Catatélie](#), « geek libriste hacktiviste » tel qu'il se décrit, qui s'échafaude tout doucement dans la durée, etc. Bref, d'enquête en fiction, lire les ouvrages après avoir lu en ligne leurs auteurs est une nouvelle expérience vivifiante. Et c'est ainsi que j'ai abordé le récit de Julie, par curiosité de la personne et de ses relations, plus que par compétence particulière dans le domaine abordé et raconté.

De quoi s'agit-il ? Il s'agit d'un récit, de « brèves de vie », d'une journaliste, le quotidien, les états d'âme, les questions, les errements et les naïvetés d'une jeune femme au travers de l'Egypte, la Syrie, la Tunisie et les « Zinternet », à des périodes antérieures, contemporaines ou postérieures, des grands mouvements des « printemps arabes ». En attendant la livraison du bouquin après l'avoir commandé, je me suis interrogé sur ce qui pourrait m'intéresser sur cette complexe thématique, en plus des couvertures médias –traditionnels ou non- que j'avais pu lire des événements. Et je crois que c'est l'angle pratique de la communication interne pendant les événements, la remontée des reportages aux rédactions, qui m'intéressait. Comment en pays muselé cela se gère-t-il ? Comment la jeune journaliste appréhendait la technologie pour diffuser son information ? Savait-elle s'y prendre, avait-elle été sensibilisée ? Si non, comment est-elle passée au travers d'erreurs qui pourraient être dramatiques pour elle ou son entourage ? Comment les jeunes gens communiquaient, de l'intérieur, en ces circonstances, de quelles façons employaient-ils les réseaux ? Le mythe européen des réseaux libérateurs survivra-t-il au récit d'une réalité vécue de l'intérieur ? Comment s'est passé la connexion avec les Telecomix ? Comment est vécu le [jour historique](#) où le [groupe](#) détourne le trafic syrien, de l'intérieur ? La puissance des événements affadit-elle les relations humaines trop raisonnables ? La crainte d'un détournement des principes démocratiques tout juste acquis était-elle déjà envisagée ? Bref, à mesure que le bouquin se faisait désirer, mes attentes s'en trouvaient déçuplées.

Et puis le livre arriva. Il s'agit des pérégrinations de Julie en 2011, achevé d'écrire en janvier 2012 : la « révolution » en Egypte, le début de la guerre civile en Syrie, et les premières élections suite à la « révolution » en Tunisie. Une année riche en événements.

**Récit d'Egypte en pleine révolution, janvier-février 2011** : les barrages de policiers aux interrogations kafkaïennes où toute réponse se retourne contre vous insidieusement, les injustices frappant la personne se trouvant au mauvais endroit au mauvais moment, le quotidien d'expatriés vivant une révolution qui n'est pas la leur, avec toujours ce sentiment d'oubli de l'ambassade -inévitables à la vue des circonstances, le tabou d'Israël qui fédère tous les antagonismes nationaux au –delà de toute rationalité et qui justifie sans aucune nuance toute récupération historique, le gâteau au rythme de coups de feux pour en exorciser la frayeur, la place Tahrir à la veille du

référendum constitutionnel du 19 mars 2011... Des tranches de quotidien qu'on dirait saisies sur le vif. Je regrette parfois, en respectant le choix de l'auteure, de ne pas savoir quelle identité se trouve derrière tel ou tel personnage relaté. Ainsi, le journaliste ayant senti la fin de l'ère Moubarak, qui la pressentait, mais ne la voyait jamais arriver, et qui pour des raisons professionnelles et matérielles parti pour l'Irak en ayant le sentiment de passer à côté d'une échéance inéluctable, à raison finalement ; le nom des autres journalistes étrangers –jeunes ou moins jeunes– qui couvraient ces événements avec elle. Les phrases sont brèves, miment presque la vitesse et la rapidité des événements. Scènes vécues et racontées, au milieu de ces expatriés de toutes nationalités dans un pays en plein mouvement. On se laisse embarquer.

**Fin Mars 2011, la Syrie**, oubliée –déjà– des médias, le domino magrébin monopolisant toutes les attentions : Julie se lance, confronte sans doute ses rêves de journalisme à la réalité du métier. Car il faut la foi pour quitter Beyrouth en bus et se rendre sur le plateau du Golan. Récit du passage de la frontière : je n'aurais jamais soupçonné que c'était aussi simple ; l'auteure s'y présente sollicite sur place un visa, et passe – on se dit qu'il n'a fallu qu'un peu de chance, Julie jouant sur sa féminité pour cacher son matériel professionnel, la peur dans le « no man's land », entourée exclusivement d'hommes. Apprentissage de [Tor](#) en cybercafé, en Syrie, avec « Omar », pour déjouer le pistage. Omar qui disparaît des réseaux, à qui elle adresse un an après une lettre ouverte, sans réponses. Julie a donc appris sur le tas les réflexes numériques, et je m'interroge : est-ce aujourd'hui enseigné en école de journalisme à défaut de ne pas l'avoir été à l'époque de la formation de l'auteure, les conférences et [ateliers](#) des membres et sympathisants Telecomix ne sont-ce que les seuls enseignements qui leur sont dispensés pour ceux qui se sentent désireux de s'y sensibiliser ?

L'école de la filature et contre-filature, comme un jeu. Sans jamais voir le méchant, le *mukhabarat* ; si on le croise c'est qu'il est déjà trop tard. Les opérations de saturation des réseaux, habilement montées par le régime en offrant des heures de communication gratuites ; les opérations de surveillance des groupes sociaux malicieusement rétablis quand toutes les sondes étaient en place ([Nouvelles guerres de l'information : le cas de la Syrie](#), par Céline Pigot et Alexandre Durand, consultants, Novembre 2012, CEIS, Les notes stratégiques). Et puis le semblant de « normalité » malgré tout, pour les expatriés, même en Syrie, avec l'alcool et les conversations insouciantes au téléphone, puis l'expérience aidant les codes convenus à l'avance... La chance qui permet d'obtenir une carte SIM pour téléphone sans donner son identité, ou d'utiliser un ordinateur dans un cyber, jouant la touriste offensée, les conseils paralysants professionnellement mais prudents de la diplomatie française... Et puis la frayeur d'un interrogatoire inopiné, les intervenants disparaissant aussi vite qu'ils étaient apparus. Retour un an plus tôt sur des souvenirs syriens (2010), et Julie, aguerrie, comprend après coup ce qu'il se passait quand on l'interrogeait innocemment.

**Tunisie, octobre 2011.** Premières élections, le bal ennuyeux des journalistes couvrant tous la même chose. L'anecdote du téléphone mouchard, pour bien voter, et à présent interdit en ce jour de vote ; le même outil qui ironiquement a servi à coordonner et créer des synergies dans l'émancipation d'une population. Et *Ennahdha* déjà qui interpelle l'auteure avec ses « repas d'amis » non mixtes, augurant de l'avenir probable de cette révolution, où le baiser d'au-revoir de deux amoureux à l'aéroport est réprimandé. Le concert des relations humaines, trop fade presque, après de si puissants événements et qui se distend usé par la réalité et les responsabilités, s'opposant à la pureté des ambitions « révolutionnaires ».

**Les Zinternets.** Retour de quelques mois en arrière, en été 2011. Julie découvre l'« Op Syria » et se fait questionner sur ses contacts. On s'apprivoise, on s'envisage, et les choses se font. Récits de ces conversations numériques, où le futile nécessaire des échanges côtoie les informations importantes, des liens virtuels se créent, des pseudos disparaissent... Les conseils de « Tomate », si précieux. Puis, le jour où Telecomix « appuie sur le bouton » pour forcer leurs avertissements à être visibles de tous. Les anecdotes des conversations en ligne, « publiées » où le coup de feu chez l'un interpelle tout le monde et prêtant à des situations inédites. Et puis de nouveau les relations humaines qui ne peuvent résister à la teneur des événements : trop de petites choses du quotidien rapetissent l'Histoire à une histoire, alors qu'on se désire tant acteur des événements. Les Héros sont déçus, on aimerait connaître leurs noms, et puis non finalement, on se contentera de ne pas savoir, que le mythe perdure. On finit curieux de savoir ce que disait le mail du Syrien disparu des réseaux et subitement réapparu. Ce récit a été finalisé en janvier 2012, un an après les « révolutions », la mort de Gilles Jacquier fait alors les titres. Julie se pose, termine cette année par l'écriture de ce récit, désireuse de passer à autre chose, professionnellement, humainement, sentimentalement.

A l'énoncé des questions que je me posais en attendant la livraison du bouquin, et auxquelles j'aurais souhaité lire des réponses, vous imaginez bien que je reste sur ma faim. Pourtant c'est un récit chronologique honnête me semble-t-il. L'auteure ne semble pas se mettre en scène, livrant sans fard ses gaffes, naïvetés et insouciances professionnelles. J'imagine qu'après coup elle aurait pu se donner plus de prestance, habillant la chance d'une expérience encore non acquise à ce moment là. Il est vrai qu'on sent la chance dans son parcours ; des situations auraient pu facilement dégénérer, des maladroites auraient pu s'avérer catastrophiques. J'ai un sentiment d'honnêteté journalistique dans la démarche, mais empreinte d'un grand amateurisme malgré tout. Pourtant « ju » est formée, diplômée, possède sa [carte de presse](#). Elle n'a pas été mauvaise élève : c'est juste qu'elle n'a pas été formée à cela et qu'elle a du apprendre sur le tas. Elle a donc eu la chance de croiser les bonnes personnes au bon moment, la guidant et la conseillant à bon escient, surtout sur l'emploi des outils numériques, dans des contrées totalement surveillées. C'est inquiétant et témoigne d'une carence importante dans la formation des journalistes. Aujourd'hui Julie me confie qu'elle enseigne le b.a.-ba de la sécurité dans une école de journalisme, et une ONG, qui se sont déclarées désireuses d'apprendre de son expérience.

En relisant les passages où toute démarche d'acquisition de moyens de communication est tracée, je pense aux émirats arabes unis où j'ai eu l'occasion de passer il y a quelques temps. La contrainte y est la même, sans doute pour les mêmes raisons. L'internet y est nationalement filtré. L'actualité législative française, en écho à mes souvenirs et au récit ici parcouru, plaide souvent via ses députés pour un contrôle accru des communications, tout en vendant des technologies « duales » à ces pays surveillés. Il y a encore du boulot, et la « data love » universel reste pour l'instant une utopie. Et puis je m'inquiète de l'aseptisation de la mort dans nos médias « grands publics », qu'ils soient télévisuels ou non. Je pense tout récemment à la mise en garde du CSA à propos d'un reportage d'envoyé spécial montrant des images de cadavres à l'écran, je pense encore à la disparition de la couleur (le reportage basculant en « noir et blanc ») pour que le sang n'heurte pas trop les yeux des téléspectateurs dans un reportage sur les jeunes médecins (alors en opération chirurgicale). Il y a là un fossé énorme entre ceux qui vivent loin de toutes les horreurs du monde, ou tout simplement de la réalité, crue, et de ceux qui les côtoient –quelles que soient leurs professions. J'ai le sentiment que la majorité d'entre nous vit dans un monde aseptisé –par confort émotionnel- qui n'est pas réel, et que le réveil n'en sera que plus dur si cela devait un jour les rattraper. A l'heure où nos stratèges nationaux nous parlent de résilience, il ya là un décalage.

Quand je lis le récit de Julie, c'est la mort d'Olivier Voisin qui fait les titres, se télescopant avec la mort au Mali du 3<sup>e</sup> soldat français en écrivant ces lignes, un chasseur de première classe du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs parachutiste. Il est indécent de comparer les morts, toutes sont injustes, même lorsqu'il s'agit de professionnels des zones de crise. Pourtant, il y a -j'en suis sûr- une partie du même sentiment qui anime tous ces accros à l'adrénaline : « **T'as sous tes yeux des gens qui écrivent l'Histoire et dans dix ans ça sera dans des bouquins (...) Toi tu y es.** ». Ce même sentiment d'être aux premières loges de l'Histoire, au front, derrière une arme ou un appareil photo, ou à Paris ou en province, dans un studio pas rangé derrière un PC à apprendre aux gens à se préserver.